Sans famille

Dès 1959, les services sociaux avaient commencé à intervenir dans ma famille. Il est dit dans mon dossier de placement que mon père battait ma mère et était violent avec Mado et moi-même. Dans le dossier militaire de mon père, on a noté que ce dernier avait une personnalité « oligophrène à tendance perverse ». Mon ami Louis, ancien éducateur, m'a expliqué que ces termes n'étaient plus utilisés. À présent, on dirait de lui qu'il était « illettré », « débile léger » ou encore « asocial ». Comme je ne l'ai pas du tout connu, cet homme n'est rien pour moi et, à vrai dire, il m'indiffère totalement.

Je ne peux, par contre, m'empêcher de trouver à ma mère beaucoup d'excuses, peut-être parce qu'elle m'a malgré tout porté pendant neuf mois… Maman était elle-même issue d'une famille pauvre et très tôt disloquée. Elle n'avait que 17 ans lorsqu'elle a eu son

premier enfant avec cet homme qui lui a volé sa jeunesse... Plus tard, elle a rencontré Maarteel et demandé le divorce. Les actes de jugement utilisent des mots clairs et durs qui établissent clairement que mon beau-père, à son tour, « ne me supportait pas » et que le couple buvait. En vérité, je ne me souviens même pas avoir croisé mon beau-père, pendant ces quelques jours de l'automne 1971 passés chez eux.

Sans doute Maarteel ne supportait-il pas l'idée de devoir subvenir aux besoins des enfants d'un premier lit, au détriment des siens ? Et ma pauvre mère là-dedans, a-t-elle eu seulement le choix dans sa situation ? Avait-elle encore un tant soit peu de force pour lutter dans la débâcle ? Elle était pourtant courageuse, ma mère, puisqu'elle se donnait la peine de travailler à l'extérieur tout en ayant encore à s'occuper de Frédo, Romain et Julie… Peut-être même m'a-t-elle transmis sans le savoir de cette énergie qui lui permettait de tenir le coup, alors que sa vie lui échappait totalement. Mais était-ce bien une vie… ?

C'est à mon entrée dans l'adolescence que ma solitude familiale a commencé à se faire le plus lourdement ressentir. Je me souviens du jour de ma communion solennelle, en 1972 : ce fut l'un des plus tristes de ma vie d'enfant. À cette occasion, beaucoup

d'enfants placés étaient repartis dans leurs familles. Comme les curés ne savaient que faire de moi, je m'étais assis près du réfectoire. En me voyant seul, l'économe m'a gentiment invité à venir manger chez lui et grâce à sa sollicitude, j'ai visité Vimy et passé un bel après-midi avec sa famille. Pourtant, ma tristesse était profonde : je me sentais seul, et surtout invisible aux yeux des adultes.

Savoir que les autres enfants avaient des parents, et moi rien, m'était un supplice. Pour un enfant, c'est dur. Je me souviens avoir pensé : « La vie ne me fait pas de cadeau, la vilaine… ». Je me croyais seul au monde, persuadé de n'avoir ni père, ni mère. En 1971, personne ne m'avait expliqué mon placement ni ses raisons, pas même que « la dame » chez qui j'étais resté quelques jours était en réalité ma mère, et les enfants désœuvrés qui me tenaient compagnie dans la maison vide, mes frères et sœurs. Ce retour des enfants dans le foyer conjugal devait correspondre à une période transitoire en attendant nos placements respectifs.

On a dit et répété à cette époque que j'étais agité ; mes bulletins scolaires regorgent d'appréciations de ce genre. En vérité, je détestais la violence. Ma propension au mouvement se manifestait par un désir de participer à toutes les activités possibles : j'étais volontaire pour

tout, parce que j'avais besoin de prouver que j'étais comme les autres. Et comme on disait sans cesse que j'étais handicapé, j'en faisais beaucoup plus !

Entre ma haine des curés et ma révolte frustrée en permanence par la contrainte de garder le silence, ce n'était pas tous les jours facile. Heureusement, je faisais partie d'un bon groupe de copains avec qui je m'épanouissais : nous nous considérions comme une bande de « fidèles » et faisions quelques bêtises pour nous sentir vivants, et un peu libres parfois. Il m'est arrivé de faire le mur, mais comme il m'était physiquement difficile de participer à ces fugues nocturnes, j'en étais surtout le complice. Par ailleurs, j'aidais certains camarades à gérer des situations difficiles, et j'en rassurais d'autres. Marc était l'un de mes « protégés » car je ressentais que certains curés avaient des vues sur lui. Nous étions ainsi quelques « grand frères » à tenter d'aider les garçons récemment arrivés ou plus fragiles, surtout s'ils chantaient bien à l'église et avaient un visage d'ange. Comme nous connaissions les perversions du système, nous tentions d'inciter ces enfants à la plus grande prudence et leur donnions des conseils.

Comme je ne faisais pas partie des chouchous ni ne désirais en faire partie, les curés me considéraient

comme un rebelle et un meneur. D'un autre côté, comme j'aimais lire et que j'écrivais correctement, les autres gamins me mettaient de côté et parfois m'agressaient. Ainsi, je ne me sentais vraiment à ma place nulle part. J'étais le souffre-douleur de certains enfants qui ne comprenaient pas pourquoi je me permettais de râler contre le système et de me rebeller, alors qu'eux-mêmes étaient dedans jusqu'au cou. Ils ne supportaient pas que je ne sois pas comme eux et que je cherche à m'en sortir. Dès lors, me défendre était le seul moyen de me faire respecter. Je ne laissais rien passer. Un jour, j'ai très sévèrement mordu l'un de mes agresseurs, et c'est à ce prix que j'ai enfin obtenu le respect et une paix royale. J'étais devenu « celui qu'il ne fallait pas emmerder ».

Heureusement, quelques éducateurs laïques ont su tempérer ma colère. Ils ont été pour moi de véritables repères : c'étaient mes « tuteurs de résilience ». J'ai été surtout pris en charge par Louis, cuisinier et conteur de talent, par Mickaël, dit « le Parisien » parce qu'il habitait dans la capitale et était très cultivé, enfin par Marie-Claire et Jacques, couple d'éducateurs. Ils m'ont appris à me sentir humain, à devenir honnête et travailleur… Mais surtout, avec leurs encouragements et leur soutien, j'ai pu découvrir le bonheur de marcher.

Sans eux, je ne sais ce que je serais devenu, ni où je serais aujourd'hui. Ils ont énormément contribué à ma survie et à mon évolution.